

Jacques Coulardeau

**BENOIT BROUTCHOUX
ET JEUNE SYNDICAT DES MINEURS PICARD,
NATION ET CLASSE OUVRIÈRE**

Je suis parti dans ma lecture du Réveil Syndical puis de l'Action Syndicale (Du 27 avril 1903 au 2 octobre 1910) à la recherche de la place du Picard dans le journal et de la vision que celui-ci en donnait.

J'ai découvert que le picard était systématiquement associées aux enfants vu comme naïfs et encore inéduqués, aux femmes définitivement inéduquées et presque Oisives car ne travail pas en dehors de la famille, et aux réformistes dits «baslycots» qui utilisé par démagogie populiste.

Le français était la langue noble du syndicat, visant le général, l'universel, internationale.

Benoît Broutchoux est clair sur ce point dans un commentaire sur une lettre de lecteur le 4 novembre 1906.

« Ceci dit en toute camaraderie, et sans vouloir jouer au maître d'école. Que nos collaborateurs ne se formalisent pas si nous améliorons et discutons leurs articles. C'est un excédent de travail dont nous nous passerions volontiers. Dans l'intérêt des collaborateurs, du journal et des lecteurs, il faut que les articles, s'ils en ont besoin, soit FRANCISES (souligné par moi, NDLA) et cela afin qu'ils soient des facteurs de l'éducation.

Nous n'agissons pas ainsi par autoritarisme ou sectarisme, mais dans le but de favoriser la propagande chère à tous «

C'est à partir de là que je me suis posé le problème de l'articulation plus large de cette question sur la stratégie générale du Jeune Syndicat.

Il semble que l'on puisse opposer le Jeune Syndicat et le Vieux Syndicat à quatre niveaux.

Tout cela se fonde sur la stratégie politique des anarcho-syndicalistes de cette époque, pilotés ici par Benoit Broutchoux dans le sens de l'anarchie collectiviste et le refus de l'anarchie individualiste. Nous allons essayer de préciser cette orientation politique.

I) L'ANTICRATIE ANARCHISTE

Dès le numéro 1 de ce journal, la philosophie en est jettée sur le papier.

« l'action syndicale ... sera

ANTI CLERICALE

ANTI ILITARISTE

ANTI CAPITALISTE

ANTI FUMISTE.

L'Action Syndicale étant l'organe des travailleurs syndiqués elle fera du syndicalisme révolutionnaire et seuls les syndiqués pourront y collaborer.

L'Action Syndicale étant affiliée à la Confédération Générale du Travail porte le cachet confédéral et sera GREVE GENERALISTE ». (17 janvier 1904).

Il s'agit d'explorer ces quatre anti-ismes qui plongent dans la conscience immédiate des mineurs de cette époque et qui vont façonner cette conscience pour longtemps. Ici le journal vise à former des «*Anticrates*» (26 juin 1904).

a) L'Anticléricalisme

C'est un refus de la religion comme asservissement de la conscience. C'est un refus des prêtres comme des menteurs pervers. C'est un refus des pratiques conjointes des compagnies minières et de l'église qui refusent de donner la maison minière (coron) à des couples non mariés, d'employer des mineurs non mariés à l'église, ou dont les enfants ne sont pas baptisés ou n'ont pas fait leur communion.

Cela débouche sur des débordement excessifs :

« Basly a toujours marché dans son rêve de dictature judéo-judiciaire ». (2 août 1903).

« ... Le socialisme judéo-maçonnique...

... L'ignoble jésuitisme de Républicanisme de loge et de synagogue... l'ignorance noire et malhonnête du socialisme à la calotte... » (16 janvier 1910).

b) L'Antimilitarisme

« Le militarisme est le corollaire du fanatisme religieux ». (13 septembre 1903).

C'est une position fondée sur le rôle répressif de l'armée. On sait que le pays minier a été régulièrement secoué de grèves importante réprimée par l'armée. 1906 et la catastrophe de Courrière en seront l'un des meilleurs exemples.

Mais c'est antimilitarisme se fonde sur un refus de la patrie et du patriotisme

« La patrie est une fiction » (13 septembre 1903)

Là, on retrouve une inspiration fondamentale, l'internationalisme prolétarien. L'Action Syndicale ne manque jamais une occasion de rejeter la patrie et le patriotisme, ainsi que l'armée qui va de pair avec les deux premiers : numéro spécial pour le conseil de révision, dénonciation du 14 juillet, etc...

« *Le prolétariat ne peut avoir de patrie. Il ne peut être patriote* ». (8 octobre 1905)

déclare Victor Griffuelhes, qui d'ailleurs émigrera aux USA.

c) L'Anticapitalisme

C'est surprenant de ne trouver ce point qu'en troisième position. On aurait attendu qu'il soit le premier. Cela révèle que les questions idéologiques sont plus importantes que les questions économiques. C'est là une constante dans cette presse : l'incapacité de définir l'ouvrier par sa position de classe, sa position dans le mode de production. Il y a là une approche éthique de l'exploitation.

C'est la dénonciation des bagnes capitaliste, de l'esclavage ouvrier. C'est la volonté de tirer à boulets rouges sur ses bagnes.

Cela se fonde sur une vision très naïve de la société que l'on trouve exprimée par exemple dans le poème : Les Abeilles (14 juin 1908).

*Dans le tronc d'un vieil arbre abattu par l'orage,
Des abeilles jadis bâtirent leur ouvrage.
Un tout petit État où chaque volonté
Travaillait au profit de la communauté.
Là, tous les travailleurs, sans ordre d'aucun maître,
Dès que l'astre du jour au ciel daignait paraître,
S'envolaient par les champs embaumés de senteurs,
Butinaient le doux miel au sein même des fleurs.
Et pendant tout l'été la troupe prévoyante
Amassait pour l'hiver nourriture abondante.
Enfin tout allait pour le mieux chez ces êtres laborieux,
Quand un homme stupide, un paysan pratique,
Jura d'en tirer profit.
Des mouches s'en saisit.
Depuis ce jour, l'abeille au travail intrépide
Apporte en vain du miel : la ruche est toujours vide.
Mais notre laboureur a laissé son métier.
Car le petit insecte en a fait un rentier.
Votre sort est ainsi, travailleurs, ô mes frères.
De vos rudes labeurs, vous ne profitez guère,
Et plus vous produisez, plus sont exigeants
Ministres et patrons qui vous font indigents.
Vous cultivez le champs d'où sortira le grain,
Et vous manquez de pain.
Si, de l'abeille ainsi, l'homme a fait la conquête,
Ce n'était qu'une bête.
Mais l'homme exploitant l'homme est un fait monstrueux,
Et cela doit cesser, ô bourgeois crapuleux.
Debout les opprimés, debout race avachie !
A bas les oppresseurs, et vive l'anarchie !*

Bien sûr qu'au niveau de la lutte syndicale, le Jeune syndicat fera vraiment beaucoup, particulièrement en 1906. Il donnera le mot d'ordre de grève et organisera celle-ci puits par puits. Il fera se décanter les revendications :

- 1° - Journée de huit heures de la descente à la remonte
- 2° - Suppression du travail à la tâche.
- 3° - Salaire par catégories ainsi fixées :
 - a) A partir de 19 ans et au dessus. Un franc de l'heure.
 - b) A 18 ans, 90 centimes de l'heure.
 - c) A 17 ans, 80 centimes.
 - d) A 16 ans, 70 centimes.

e) A 15 ans, 60 centimes.

f) A 14 ans, 50 centimes.

g) A 13 ans, 40 centimes

4° - Réintégration de tous les congédiés dans leurs compagnies respectives.

5° - Retraite de 2 francs par jour après 25 ans de travail sans condition d'âge.

6° - Que les pensionnées et les veuves soient maintenus dans les maisons des corons et continuent à jouir de tous les avantages des ouvriers en activité : charbon, médecin, secours, etc, sans retenues.

7° - Liberté de conscience absolue.

8° - Médecins nommés par les ouvriers.

9° - Que les délégués mineurs aient le droit d'arrêter le travail lorsqu'ils le jugeront nécessaire pour la sécurité des ouvrier « (18 mars 1906).

Une lutte acharnée va se dérouler contre le Vieux Syndicat. Le syndicat de Broutchoux propose l'organisation d'un référendum sur la grève ET les revendications. Le Vieux Syndicat s'approprie l'idée et l'organise sur la seule poursuite de la grève. Le Jeune Syndicat est ainsi isolé et la répression va le décimer en mettant les dirigeants principaux en prison, en particulier Monatte de la CGT et Broutchoux.

La grève s'étiolera et des revendications très en retrait sur celles du début seront satisfaites. Les mineurs, reprendront le travail, intimidés par la troupe et la répression, satisfait de l'amélioration accordée, ou en s'en satisfaisant, et acceptant le leadership de Basly comme le négociateur de ce mieux.

D'où le titre de l'Action Syndicale le 13 mai 1906 :

« LES FORCATS SONT RENTRES AUX BAGNES.

Après 55 jours de grèves.

Vendus par les traîtres du Vieux Syndicat – Vive le Salaire Fixe ! - A bas les primes – Tous au Syndicat !

LA JOURNÉE d'un détenu par Benoit Broutchoux «.d) L'Antifumisme

C'est la dénonciation systématique des réformistes syndicaux du Vieux Syndicat et des réformistes politique, et au premier rang Basly et Lamendin. C'est une position sans cesse répétée, le plus souvent à coup d'insulte, de golibets et de coups de poing.

Dans le seul numéro du 18 octobre 1903, on trouve :

« A bas les vendus ; à bas les voleurs ; le parti des vendus ; à bas les jésuites rouges ; à bas Basly ; à bas les fumistes ; les apaches baslycots ; enlevez les voleurs ; tu as menti et toi-même tu es le premier vendu ; et toi, Basly qu'as-tu fais de la caisse du syndicat d'Anzin ? Et les cotisations des mineurs du Pas de Calais, qu'en as-tu fait ? Eh bandit ! Voleur ! Crapule ! Vous êtes un menteur, et si je n'ai pas été en prison ce n'est pas de votre faute ; Vous êtes un mouchard, un pourvoyeur de prison ; les braillards socialistes – fumistes ; aussi cynique qu'il est menteur ; tu paieras tout cela, eh lâche, fainéant, ventru ; à bas le monteur de coups ; Basly a parlé de beaucoup de choses et comme il est question de voleurs, je crois que la Chambre des Députés est une caverne de bandits et que cinq cents députés il y a au moins quatre cents voleurs ; la crapule baslycotte, vive l'anarchie ; une quinzaine de voyous qui accompagnaient leur maître, le fumiste Basly ; les fumistes assassins ».

Sans compter deux chansons contre Basly, l'une en français et l'autre en picard.

c) Les autres Anti-ismes

L'anti-alcoolisme est relativement présent, mais pas plus que nécessaire. Il faut se souvenir que beaucoup de cadre syndicaux sont des cabaretiers. Le 1er mai 1909 le syndicat publie la liste des sections syndicales, des responsables et des adresses. Chaque responsable est spécifié en profession. Cela donne :

34 sections mentionnées ;

32 professions spécifiées ;

- Mineur 4

- Photographe 1

- Débitant 27

Mais le Jeune Syndicat se fait remarquer par son hostilité à la procréation pour ne pas produire des familles pléthoriques misérables, de la chair à canon et de futurs esclaves. Il se fait le supporter de Jeanne Dubois qui donne une série de conférences sur la prudence procréatrice. Chaque réunion se termine par un vote d'un ordre du jour approuvant les déclarations de la conférencière. Le journal sera d'ailleurs poursuivi pour quelques déclarations excessives pour l'époque.

II) LA GUERRE SOCIALE

a) La destruction des parasites

Toute cette presse est traversée par quelques idées simples. Et en premier lieu qu'il faut détruire les parasites.

« Le formidable effort révolutionnaire auquel nous allons assister ne sera pas la grève des bras croisés, ce sera la grève des bras tendus et des poings menaçants, dirigés contre les temples, les casernes, et les bagnes. Ce sera l'insurrection générale, non seulement des ventres mais aussi des cerveaux et des cœurs.

Notre idéal est la Conquête de l'humanité en supprimant les catégories fainéantes, oppressives, bourgeoises et gouvernantes «.

(Evrard-Bernard, 19 août 1903)

La solution c'est la grève Révolutionnaire, grève générale musclée qui devra déloger les parasites.

b) La société socialiste

Le but politique de l'action du Jeune Syndicat, c'est l'instauration d'une société socialiste vue comme le retour à l'ordre naturel, ce qui est pour le moins naïf, et profondément anti-historique.

Ordre naturel du travail, bien sûr, comme cela est montré dans le poème Les Abeilles.

Ordre naturel aussi, de l'éducation de la justice, de la morale et de l'éthique, ce qui est justement très idéologique comme définition.

« Que nous manque-t-il pour être heureux sur la terre ?

Une seule chose, camarades, l'humanité.

Mais où la trouve-t-on cette humanité ?

Ce n'est pas chez le curé, car il représente une religion inhumaine. Pas d'avantage chez l'officier à qui l'on a inculqué dans les écoles Saint Maxent, Saint Cyr, etc... tous les principes antihumanitaires. Encore moins les trouve-t-on chez le patron exploiteur... Nos intérêts, à nous travailleurs, sont incompatibles, avec ceux de la Trinité susnommée... Cette Trinité est la cause du paupérisme toujours croissant... du dégoût de la vie actuelle... de la haine réciproque qui existe entre les travailleurs «

(J.B. Pirotte, 9 octobre 1904)

c) Les moyens

D'abord et avant tout l'éducation.

On assiste à une évolution sur la question de l'éducation. Au début c'est un rejet absolu de l'école bourgeoise, patriote, militariste. Puis, en s'appuyant sur les instituteurs qui se rapprochent du mouvement syndical, il y a une progressive acceptation de cette école laïque. La syndicalisation des enseignants est interdite, mais quelques individualités vont se rapprocher des anarcho-syndicalistes et ils semblent les convaincre que l'école peut être un outil de promotion, voire de libération.

Il y a ensuite l'éducation syndicale de tous les jours et particulièrement en direction des jeunes. Et se développe à nouveau un idéalisme naïf. J.B. Calbaert écrit le 20 septembre 1903 :

« ...connaissances intellectuelles qui leur manquent. Pour renverser l'édifice social actuel. Il faut aux ouvriers une pleine connaissance de leurs droits. «

« ... la culture intellectuelle rendra l'ouvrier conscient de son but. Qu'on n'oublie pas que l'émancipation sera le corollaire naturel de l'insurrection «

Cette position idéalise complètement le savoir pour en faire un outil de libération. Mais pas de simple libération des esprits, mais de la libération sociale elle-même. C'est le mythe de l'école libératrice. En même temps le savoir est réduit à une simple utilité pratique. Il n'y a pas la saisie du développement intellectuel, mental que le savoir peut apporter. Cela se fonde bien sûr sur le mythe que l'intelligence est une donnée et non un construit. D'ailleurs la position de classe défendue ici impose cette idée, autrement les ouvriers responsables du syndicat et qui n'ont pas d'éducation seraient saisis comme inéduqués, certes, mais plus encore inintelligents. Jamais le caractère construit de l'intelligence n'est pris en compte pour des raisons en définitive défensive.

De là découle la vision de Jules Charlet exprimée dans le numéro du 8 mai 1904 :

« Qu'est-ce que l'homme ? »

Conclusion : l'homme naturel ne doit pas être un loup pour l'homme. Il doit pratiquer l'entente fraternelle pour développer son corps et son intelligence et pour y arriver, il faut mettre à la disposition de tous les individus, les moyens de subsistance, d'instruction et d'éducation pratique.

Conclusion : Tous les hommes doivent s'accorder à tout instant pour satisfaire leurs besoins. La sagesse doit les conduire à la modération, et l'ignorance à l'excès.

Toutes sociétés logiques et raisonnables doivent pourvoir aux individus qui ne peuvent se suffire tels que les infirmes, les vieillards, les malades.

Tous les hommes raisonnables doivent être bons, libres, égalitaires.

Conclusion : Toute société civilisée et raisonnable doit travailler pour créer le bien-être afin de faire briller l'étincelle harmonique. La mentalité des individus étant changée, l'extrême variété des besoins moraux aidera au développement moral «

On voit que ce socialisme, cette société égalitaire est définie de façon purement morale et éthique. Jamais on ne parle d'éducation comme développement, construction de la personnalité.

Il y a bien sûr ensuite l'action syndicale mais nous en avons déjà traité.

Notons en passant que le journal n'hésite pas à prendre une position profondément anti-intellectuelle à l'occasion :

« Un intellectuel »

M. Compère-Morel s'est écrié au dernier congrès socialiste : « Louvrier ne lit pas ; et les rares qui lisent sont dans une telle infériorité intellectuelle, à cause du surmenage physique de chaque jour, qu'ils sont matériellement incapables de juger ce qui est vrai et ce qui est faux dans les diverses tendances qu'on leur présente «.

De cela il résulte que :

« Ou M. Compère-Morel, qu'on prenait pour un ouvrier des champs, pour un prolétaire paysan, n'est, en réalité qu'un misérable intellectuel, lui qui comprend, qui sait, qui peut juger et qui juge les ouvriers de façon aussi désinvolte que peu favorable.

Ou M. Compère-Morel ne connaît pas le « surmenage physique de chaque jour » ; il ne fait pas grand chose dans la vie et il a le temps de lire, de juger, de comprendre, etc...

A moins, que M. Compère-Morel soit un type à part, une intelligence si claire et si remarquable qu'il peut s'élever au-dessus de sa condition et devenir un intellectuel tout en demeurant un ouvrier.

Nous souhaitons qu'il y ait beaucoup de Compère-Morel pour le plus grand bien de la classe ouvrière «.

On notera bien sûr le ton ironique. Mais il n'en reste pas moins que c'est le refus pur et simple de considérer certaines idées au nom de ce que j'appellerais le complexe de « Louvrier », il est tout beau « ce qui se double de la prétention que seuls les ouvriers ont le droit de juger les ouvriers. C'est une idéologie très commune dans les sociétés inégalitaires. C'est la défense la plus simple et immédiate d'une couche sociale inférieure. Cela peut donner des courants culturels très riches comme le courant « *Black is Beautiful* » aux Etats-Unis. Il n'empêche qu'en ce qui nous concerne, cette position bloque complètement la réflexion, mais aussi que c'est le blocage de la réflexion qui produit cette position. En d'autres termes, c'est la marque de la conscience de classe en gestation, mais c'est sous cette forme une impasse qui est profondément stérile.

III) L'UNITE

Un des moyens particulièrement mis en avant est celui de l'unité prolétarienne ou syndicale.

Dans un premier temps l'Action Syndicale envisageait une unité uniforme. Il s'agissait de convaincre l'entier de la classe ouvrière de la jeunesse des vues révolutionnaires.

Mais cela va s'effacer rapidement, comme impossible.

C'est en constatant que la conscience de classe vient de la position de classe, que certains en arrivent à accepter la diversité idéologique de la classe ouvrière. C'est ce que GS envisage au détour d'une phrase dans son article « Prise de position » :

« En vue d'une transformation, on veut faire des individus intellectuels, quand il faut en faire des producteurs. Certes, tout en tenant compte de l'importance du savoir, il faut admettre que la société puise d'abord sa vie dans les réalités les plus tangibles... »

Nous partons de ce principe que tous les individus, quel que soit le rang ou la situation qu'ils occupent, doivent comme nous, travailler de leurs mains. C'est sur ce point qu'il importe de fixer l'attention du peuple.

C'est à nous de lui démontrer que c'est l'unique moyen de freiner tous les ambitions, toutes les tares, les vices et les défauts de la classe bourgeoise et les déchets de la classe ouvrière.

Il est évident que l'oisiveté est embryogénie de tous les vices ; non seulement elle les détermine, mais elle les développe, elle les entretient. C'est d'elle qu'est née l'idée d'accaparer et de réaliser les moyens nécessaires au maintien de cet accaparement.

Nous demandons à nos camarades, si autour de ce principe, il n'y a pas possibilité de grouper toutes les forces ouvrières actuellement divisées sur des données politiques, religieuses ou philosophique, au seul profit de la classe capitaliste...

Et comme chacun prétend que sa philosophie est supérieure à celle des autres, au lieu d'entente, d'harmonie, nous voyons au contraire des luttes intestines se continuer, des conflits de tous ordres se perpétuer. Nous les prévoyons même se continuer, se perpétuer au delà de la révolution (Souligné par moi, NDLA).

Ce but ne peut-il pas être compris de la masse toute entière, malgré son ignorance, et la possibilité de l'indiquer n'est-elle pas à la portée des militants les moins préparés ? «

Cette position, en définitive courageuse, va entraîner une prise de position de Broutchoux qui va bloquer le débat et le ramener à la nécessité d'une uniformité philosophique de la classe ouvrière.

Ainsi dans son article intitulé « *La philosophie* » du 26 juillet 1908, il écrit :

« La philosophie c'est l'amour de la sagesse, la recherche de la vérité, l'étude de la nature, de la morale, des sciences. Le philosophe est celui qui cultive sa raison, conforme sa conduite aux règles de la saine morale et cherche à répandre des vérités qui rendent ses semblables meilleurs et plus heureux...

Le syndicalisme a aussi sa philosophie qu'on peut diviser en deux parties :

1) L'esprit théorique, l'examen des faits économiques, la constatation de l'exploitation capitaliste, l'oppression patronale, l'esclavage prolétarien ;

2) L'esprit pratique, la volonté de réagir contre l'exploitation capitaliste par l'organisation syndicale qui doit continuer la lutte jusqu'au bout.

Et tout cela nous mène à la suppression du patronat et du salariat, à l'émancipation de l'individu, non pas seulement au point de vue corporatif, mais aussi au point de vue moral, matériel, intellectuel et social.

3) Le syndicalisme révolutionnaire n'est donc, sur le terrain économique, que la synthèse de la philosophie libertaire.

Et plus encore, avec son article du 12 décembre 1909 intitulé « Le Syndicalisme ne peut pas être neutre » :

« Tout syndicats confédérés ont ou reconnaissent ce dernier but (la suppression du patronat et du salariat). Seulement ils ne sont pas d'accord sur la tactique à employer. Cependant, alors qu'il n'y a qu'un patronat, il ne devrait y avoir qu'une classe ouvrière organisée contre ce patronat...

... Seulement au point de vue du producteur... d'un côté les producteurs, de l'autre les parasites...

La principale cause d'asservissement du prolétariat réside dans son ignorance. Il faut donc l'éduquer.

C'est pourquoi, le syndicat qui veut sincèrement la suppression du patronat et du salariat doit faire de l'éducation, doit combattre, détruire tous les sophismes, tous les préjugés, toutes les formules de respect que les abrutisseurs religieux ou laïques ont mis ou entretiennent dans le cerveau de l'exploitée...

Les abrutisseurs de l'école laïque qui, entre autres bourdes, enseignent le respect aux lois votées par nos responsables Quinze Mille et aussi le respect de la propriété, c'est à dire des rapines commises à notre détriment par nos ennemis de classe.

Alors même que dans ce texte il y a avancée sur la définition de la conscience de classe comme dérivant de la position de ce mode de production, sans jamais cependant parler de production de plus-value, on en revient à une charge lourde contre les religions et l'école laïque et donc à une recherche de l'unité philosophique comme antérieure à l'unité de classe.

La fin normale de cette histoire, c'est la mort du Jeune syndicat du fait de l'unité syndicale décidée le congrès de la CGT. Les militants anarcho-syndicalistes, qui d'ailleurs ne sont plus depuis longtemps pour la plupart d'entre eux des mineurs en activité, n'ont plus qu'une solution : la création du parti révolutionnaire. Gustave Hervé représente bien ce point de vue final dans le numéro du 20 mars 1910 :

« En avant pour le parti révolutionnaire.

Je suis pour la création d'un parti révolutionnaire, pour sa création immédiate...

Le parti socialiste ? Non seulement ce n'est plus un parti révolutionnaire, mais ce n'est pas plus un parti d'opposition : ce n'est qu'une gamelle pour trop de gens...

La CGT n'en peut enir lieu (d'un parti révolutionnaire)... Menacée sur son flanc droit par tous les partis parlementaires et gouvernementaux, elle a besoin sur son flanc gauche, pour la soutenir, d'un parti révolutionnaire énergique et batailleur...

La CGT est fermée à tous les éléments révolutionnaires qui ne sont pas des salariés à proprement dits... petits propriétaires ruraux, petits bourgeois, petits patrons et façonniers, intellectuels, catégories de travailleurs aussi intéressantes que les salariés proprement dits... il s'agit de s'appuyer sur les socialistes insurrectionnelles, les syndicalistes révolutionnaires, les libertaires et les anarchistes... (il s'agit de ne pas s'appuyer sur) les anarchistes individualistes... ni les communistes-libertaires...

Je prie les militants libertaires, anarchistes, syndicaliste insurrectionnels déjà hors du Parti, de se constituer immédiatement en sections, de faire parvenir leur nom à la Guerre Sociale ; les membres isolés nous enverront leurs adhésions individuelles ».

On ne peut donc plus parler d'unité dans cette perspective. Il s'agit de construire le parti révolutionnaire pour qu'il devienne dominant. C'est un véritable creuset auquel le futur Parti Communiste va se décanter. Je me souviens d'une remarque d'Henri Fiévez, Maire Honoraire de Denain, en 1983, où il m'expliquait que son père dans les années vingt était broutchoutiste et qu'il a adhéré au Parti Communiste parce qu'il ne pouvait adhérer à quoi que ce soit qui soit plus à gauche, plus rouge.

On sent l'unité traverser cette presse, mais comme un rêve qui ne peut se réaliser à cause de l'urgence de construire un parti révolutionnaire sur la base d'une philosophie révolutionnaire et d'une conscience de classe éthique. La tâche première de ce parti révolutionnaire est de lutter contre les asservissements mentaux de la classe ouvrière, à savoir les religions et les réformismes.

CONCLUSION

Benoit Broutchoux fut un dirigeant de mouvement mineur très discuté. Il n'a pas fait l'unanimité, ni de son temps, ni après.

Il a souffert de son refus de l'unité de 1910 au niveau syndical et de 1905 au niveau politique.

Il a souffert en 1918-1921 de son refus du schéma léniniste du centralisme démocratique au nom de la nécessaire liberté individuelle fondée sur une philosophie libertaire exacerbée. Certes, il voulait un parti révolutionnaire, mais il ne se reconnaissait pas dans le Parti Communiste qui se mettait en place.

Il a souffert aussi du fait que certains de ses associés du Jeune Syndicat tourneront très mal, le pire étant Georges Du-moulin qui finira collaborateur et pétainiste.

Il faut dire que la tragédie de la mort de son fils Germinal le 14 février 1931 sous les balles de la police dans des conditions pour le moins troubles et fort peu politiques, l'ébranla sérieusement. L'Humanité expliqua le lendemain :

« La victime, Germinal Broutchoux, était le fils du fameux Broutchoux, diviseur et traître à la classe ouvrière ».

Cette tragédie l'isole complètement, fait de lui un marginal aigri et psychologiquement perturbé. Il ne retournera pas cependant sa veste libertaire.

Il est temps, me semble-t-il, de reconnaître le rôle de Broutchoux de 1902 à 1910, et particulièrement son rôle dirigeant dans la grève qui a suivi la catastrophe de Courrières de 1906. Il a droit à notre reconnaissance. Il doit être réhabilité par une rue ou une école, par une place ou un stade. Le pays minier s'honorerait à le faire.

J'aimerais pour conclure cette conclusion donner la légende qui accompagne la photo de Benoit Broutchoux dans Nous les mineurs de Jen Claude Poitou :

Broutchoux et le « Jeune Syndicat ».

« Militant anarcho-syndicaliste, né en 1879 en Saône-et-Loire, Benoit Broutchoux marquera de sa forte personnalité le « Jeune Syndicat » du Pas de Calais.

Fondé par les guesdistes au lendemain de la grève générale avortée de 1902, le « Jeune Syndicat » tient son premier congrès le 25 janvier 1903. Il s'oppose avec virulence au « Vieux Syndicat » de Basly, accusé d'un réformisme qui « confine à la jaunisse » ! Il sera rapidement pris en mains par les anarchistes.

Avec quelques trois à quatre cents adhérents, répartis en treize sections, la vie du syndicat et celle de ses militants ne sera jamais confortable ! Son premier secrétaire, Goudemetz, doit, chassé par la misère, émigrer aux Etats-Unis. Phalempin, secrétaire à son tour, gagne sa vie en vendant du poisson dans les corons ; tandis que Dehay, le trésorier, distribue des journaux et fait le cordonnier.

Quand à Broutchoux, entre deux séjours en prison, il tient un café à Lens, puis rédige « L'Action Syndicale », un hebdomadaire qu'il doit faire imprimer à Roubaix, aucun imprimeur de Lens n'acceptant de le faire par crainte des Compagnies. Par la suite, il achète une petite imprimerie et édite lui-même le journal «.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Benoit Broutchoux est une personnalité qui est loin de faire encore l'unanimité.

BIBLIOGRAPHIE

Coulardeau Jacques (1986)

Jules Mousseron, Louis Richard, Benoit Broutchoux, culture populaire, ou culture ouvrière, Roubaix : Les éditions La Dondaine, 157 pages.

Phil et Callens (1980)

Les aventures épatantes et véridiques de Benoit Broutchoux, Paris : Le Dernier Terrain Vague, 70 pages

Poitou Jean-Claude (1983)

Nous les mineurs, Paris : Fédération Nationale des Travailleurs du Sous-sol CGT, 190 pages.